

La Renaissance culturelle juive

La rencontre entre Juifs allemands et Juifs d'Europe de l'Est comme
facteur déterminant

*Die jüdische Kulturrenaissance und die Begegnung zwischen deutschen Juden
und Ostjuden*

*The Renaissance of Jewish Culture: the Encounter between German Jews and
East European Jews*

Delphine Bechtel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceg/7334>

DOI : 10.4000/ceg.7334

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 25 septembre 2019

Pagination : 121-133

ISBN : 979-10-320-0234-6

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Delphine Bechtel, « La Renaissance culturelle juive », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 77 | 2019, mis en ligne le 25 mars 2021, consulté le 15 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/7334> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.7334>

Tous droits réservés

La Renaissance culturelle juive

La rencontre entre Juifs allemands et Juifs d'Europe de l'Est comme facteur déterminant

Delphine BECHTEL

Sorbonne Université / CIRCE (UMR 8224)

À la fin du XIX^e siècle, les Juifs d'Allemagne et d'Autriche pouvaient jeter un regard rétrospectif sur leur réussite depuis les débuts de l'émancipation : l'égalité juridique avait été définitivement acquise, avec la création de l'Empire ou avec le Compromis austro-hongrois de 1867 en Autriche. Leur intégration économique et sociale était parachevée : s'il y avait eu 80 % de Juifs vivant en dessous du seuil de pauvreté en 1780, cent ans après, 80 % en revanche se rattachaient aux classes moyennes et à la bourgeoisie. La réforme religieuse avait abouti à une adaptation des anciens rites à la religiosité de la société environnante : la plupart des communautés s'étaient ralliées au judaïsme libéral, les fidèles priaient et écoutaient les sermons en allemand dans des synagogues dont l'architecture s'inspirait de celle des églises, munies d'orgues et de chorales. D'ailleurs, ils ne fréquentaient que peu le « Temple », tant la sécularisation avait progressé : ils se désignaient ironiquement comme « Drei-Tage-Juden », des Juifs se rendant aux offices trois jours par an. Enfin, pour ce qui est du contenu de leur identité, ils s'identifiaient par l'attachement à la langue et la Bildung allemandes, dont ils constituaient souvent l'essentiel du public. Tant d'anecdotes le montrent : Fontane se savait financièrement dépendant de ses lecteurs juifs, Wagner comptait avec désespoir une majorité de Juifs à ses représentations, les théâtres remplissaient leurs sièges grâce au public juif, comme le montre une carte postale antisémite intitulée « Vendredi soir », qui dépeint, à l'heure où la tradition veut qu'on accueille le shabbat, une salle de théâtre pleine de spectateurs au nez crochu. Les Juifs s'étaient investis massivement dans la culture allemande, ils étaient les citoyens exemplaires d'une société libérale, éclairée, inspirée par l'idéal de l'éducation et des Lumières.

Du point de vue littéraire, cette intégration se mesurait par deux types de romans : d'une part la Ghettoliteratur (représentée par Leopold Kompert, Aron Bernstein, Karl-Emil Franzos) – qui rappelait, un peu comme la nouvelle villageoise en Allemagne, les traditions passées – permettait surtout de mesurer le chemin parcouru et de contempler à distance un mode de vie heureusement révolu. D'autre part, le roman d'époque juif (Ludwig Jacobowski, Georg Hermann) mettait en scène des jeunes héros juifs confrontés aux problèmes de leur temps :

les hésitations face au mariage mixte, l'assimilation qui se heurtait aux préjugés antisémites etc. Les Juifs allemands étaient en bonne voie d'assimilation, comme le constatait le démographe Felix Theilhaber¹. Ils se seraient peut-être fondus dans la société majoritaire à force d'exogamie et d'a-religiosité, ou plus rarement de conversion formelle au protestantisme – compris par eux comme une sorte de déisme – s'ils n'avaient dû serrer les rangs face à de violents et récurrents rebonds de haine antisémite. Du point de vue culturel, ils étaient arrivés à un cul-de-sac, une aporie : comme le constatait d'un ton cinglant Moritz Goldstein, ils s'étaient jetés corps et âme dans la culture allemande, étaient devenus les meilleurs spécialistes de Goethe, siégeaient dans toutes les revues théâtrales, bref ils « administraient le patrimoine intellectuel d'un peuple » qui leur « déniait le droit et la capacité de le faire² ». Leur compréhension de la culture juive pouvait se ramener à une vision historiciste – une tendance bien germanique –, visant à conforter l'ancienneté de leur présence en Allemagne et leur bonne intégration, avec la figure de Mendelssohn comme icône conjuguant judéité et germanité. Ils se flattaient de se comparer aux Juifs de l'Âge d'or d'Espagne, prenant le philosophe Maïmonide comme modèle d'intégration réussie.

Pourtant, au tournant du siècle, une Renaissance sans précédent va se produire, bouleversant de manière radicale l'identité et l'auto-perception des Juifs allemands, tout comme leur production culturelle, amenant une effervescence tout à fait inédite et originale dans la littérature, les arts, la culture, la pensée juive. Cette Renaissance juive, qui procède d'une dissimulation³, est apparue en tant que réaction à l'antisémitisme et fut initiée par les tenants du sionisme culturel. Mais plus concrètement, ma thèse est qu'elle n'aurait pas pu advenir sans un renouvellement inattendu des contacts entre Juifs germanophones et Juifs d'Europe de l'Est. Ces contacts existaient certes en raison de l'immigration de Juifs polonais et galiciens, souvent honnis, mal compris, et que l'on s'efforçait de faire transiter le plus rapidement possible vers les ports d'embarquement pour les États-Unis. Mais ces contacts interculturels ont été renouvelés, de manière dynamique et réciproque, à partir d'une série d'expériences communes, ouvrant cette fois la voie à une coopération fructueuse et créatrice.

Le sionisme culturel et le yiddishisme : la Renaissance culturelle d'Est en Ouest

Au départ, le sionisme est un mouvement politique où, comme le veut la boutade, un Juif demande de l'argent à un autre pour en faire partir un troisième

1. Felix Theilhaber, *Der Untergang der deutschen Juden*, München, E. Reinhardt, 1911.

2. Moritz Goldstein, „Deutsch-jüdischer Parnass“, *Der Kunstwart* XXV (11), 1912, p. 281-294. „Wir Juden verwalten den geistigen Besitz eines Volkes, das uns die Berechtigung und die Fähigkeit dazu abspricht“ (p. 284).

3. Shulamit Volkov, « Die Dynamik der Dissimilation: deutsche Juden und ostjüdische Einwanderer », in id., *Jüdisches Leben und Antisemitismus im 19. und 20. Jahrhundert*, München, C. H. Beck, 1990, p. 166-180.

en Palestine. Les deux premiers sont des Juifs allemands. Le troisième représente les Juifs de l'Empire russe, que les Juifs assimilés d'Europe occidentale entendent sauver des pogromes en les installant dans un « foyer national » en Palestine, alors sous contrôle ottoman. Ce projet diplomatique et politique, conçu par Herzl, n'était pas sans lien avec une tradition de philanthropie et de paternalisme des Juifs assimilés envers leurs coreligionnaires miséreux et persécutés de Russie, pratiqué par exemple par le très assimilationniste Hilfsverein der deutschen Juden. Mais il allait bien au-delà : d'une part, il trouva un écho parmi l'intelligentsia juive de l'Est, les Amants de Sion, les sociétés hébraïsantes, et suscita un renouveau de la littérature hébraïque. Mais progressivement, par capillarité, il renouvela aussi de fond en comble la culture juive allemande.

En parallèle, sous l'influence du socialisme et du mouvement ouvrier juif, revendiquant la langue et la culture yiddish comme expression vivante du peuple, le mouvement yiddishiste allait lui aussi, à partir du 5^e congrès du Bund et de la conférence de Czernowitz en 1908, formuler des demandes de reconnaissance de la langue yiddish et d'autonomie nationale-culturelle dans la mosaïque des peuples de la Mitteleuropa, en lien avec les théories des austro-marxistes de Karl Renner et Otto Bauer⁴. Une culture juive moderne, laïque, en langues juives, se développa à grande vitesse à partir des années 1880 en Pologne et en Russie, avec une littérature moderniste puis avant-gardiste, exprimant les aspirations d'une couche de jeunes intellectuels et d'acteurs politiques et sociaux qui allait porter ses revendications nationales sur les droits des minorités jusqu'au congrès de Versailles, et qui deviendrait, contre toute attente, un modèle pour une partie des Juifs germanophones.

En 1901, au 5^e congrès sioniste à Bâle, la Fraction démocratique se forme en opposition aux sionistes généraux de Herzl, rompant avec le sionisme politique au profit d'un sionisme culturel fondé sur la culture juive, l'apprentissage de l'hébreu, de l'histoire et des littératures juives. Ce mouvement réunit justement des jeunes intellectuels venant de tous les coins d'Europe centrale et orientale : Martin Buber (né à Vienne mais très influencé par son grand-père, le philosophe mystique Salomon Buber de Lemberg), Berthold Feiwel, originaire de Moravie, Ephraïm Moses Lilien de Stryj en Galicie, Chaim Weizmann et Leo Motzkin, des Juifs de l'Empire russe venus étudier en Allemagne. D'ailleurs dès la fin du XIX^e siècle, les cercles des étudiants juifs russes à Berlin, qui s'étaient rassemblés dans le Russisch-jüdischer wissenschaftlicher Verein, avaient commencé à concevoir, en exil en Allemagne, leurs idées de renouveau national. Ils créèrent aussi un dense réseau de sociabilité, avec des salles de lecture, des cycles de conférences, une vie politique complexe reflétant les nombreux partis juifs russes⁵.

4. Emanuel Goldsmith, *Modern Yiddish Culture: The Story of the Yiddish Language Movement*, New York, Fordham University Press, 1997; David E. Fishman, *The Rise of Modern Yiddish Culture*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2005.

5. Voir Claudie Weill, *Étudiants russes en Allemagne 1900-1914*, Paris, L'Harmattan, 1996 ; Delphine Bechtel, « Itinéraires d'intellectuels juifs russes : exils d'Est en Ouest », in Dominique Bourel, Gabriel Motzkin (dir.), *Les voyages de l'intelligence*, Paris, Éd. du CNRS, 2002, p. 125-142.

C'est en 1901 précisément que Martin Buber publie dans la nouvelle revue *Ost und West* (le titre en lui-même est éloquent) son article programmatique : « La renaissance juive ». Il y formule un projet de renaissance culturelle et artistique lié à l'Art nouveau (*Jugendstil*), la revue étant richement illustrée à chaque numéro par les volutes des dessins de Lilien. Le manifeste est effectivement celui d'un renouveau : les Juifs doivent se libérer des chaînes du ghetto et de l'exil improductif et retrouver les forces vives du judaïsme. Ils doivent se ressentir comme un organisme vivant, et dépasser le dualisme issu de l'exil entre corps et âme, matériel et spirituel. Buber adopte le vocabulaire herderien d'« âme du peuple » et parle même de « communauté de sang ». L'influence d'un vitalisme nietzschéen et du nationalisme allemand sont également papables. Mais cette renaissance, Buber va s'atteler à la faire éclore à travers le retour aux sources du judaïsme à l'Est, notamment à travers ses traductions de deux volumes de contes hassidiques, les *Contes de Rabbi Nakhman* en 1906, puis les *Histoires du Bal-Shem-Tov* en 1908⁶, en étroite collaboration avec sa femme Paula Buber, d'origine chrétienne, laquelle imprime largement sa lecture néo-romantique aux textes d'origine⁷. Ces traductions connaîtront un grand succès, répondant à un besoin de mysticisme, d'irrationalisme et de rejet de la modernité technique alors en Allemagne. Il publie même ses *Confessions extatiques*, où il rassemble une volée de textes issus de tous les mysticismes, de l'hindouisme au bouddhisme et au hassidisme. On le voit, l'Orient est un flou où vient se loger tout ce qui est à l'opposé de l'Europe.

Les idées de Buber sont également exprimées dans ses discours sur le judaïsme prononcés à Prague à l'association *Bar-Kochba* et publiés par la suite. Dans « *L'esprit de l'Orient et le judaïsme* », il oppose l'homme occidental, qui ne peut comprendre le monde qu'à l'aide de la raison, et l'homme oriental, notamment le Juif, qui au contraire est un « homme moteur » (*motorischer Mensch*), capable d'appréhender le monde de manière dynamique, immédiate, dans sa totalité⁸. La culture des *Ostjuden*, pour qui le judaïsme se vit de manière organique, devient le modèle à imiter. C'est le début du mouvement *Jeune Juif*, qui verra avec la création du *Jüdischer Verlag* à Berlin, toute une foison de publications, d'almanachs et d'anthologies.

Il est important de comprendre que cette renaissance culturelle repose sur la présence d'une cohorte de médiateurs entre l'Est et l'Ouest, sur lesquels il convient de s'arrêter : les *Ostjuden* en Allemagne comptaient parmi leurs rangs non seulement des artisans et des ouvriers, mais aussi une élite intellectuelle avide d'interagir avec les Juifs allemands : étudiants juifs russes en Allemagne, Juifs galiciens passés par Vienne puis Berlin, traducteurs, critiques littéraires et théoriciens de la culture juive capables de faire la médiation entre les cultures

6. Martin Buber, *Die Geschichten des Rabbi Nachman*, Leipzig, Brandstetter, 1906 ; *Die Legende des Baal Schem*, Frankfurt a. M., Rutten & Loening, 1908.

7. Voir Delphine Bechtel, *La Renaissance culturelle juive*, Paris, Belin, 2000, p. 123-128.

8. Martin Buber, « *Der Geist des Orients und das Judentum* », in id., *Vom Geist des Judentum*, Leipzig, K. Wolff, 1916.

russe, yiddish, hébraïque et allemande et de rendre compréhensibles au lectorat germanophone (pas uniquement juif) les trésors de ces littératures. Alexander Eliasberg est un bon exemple, qui a traduit des dizaines de volumes de littérature russe et yiddish vers l'allemand. C'est dans ce milieu que le jeune Gerhard Scholem s'initie à la mystique juive, s'installant dans la pension de famille Struck, fréquentée par des étudiants juifs russes⁹. Ces intellectuels immigrés, souvent des chercheurs ou des écrivains, sont pour certains de véritables passeurs culturels capables d'écrire en plusieurs langues (yiddish, hébreu, allemand, russe, polonais), des transfuges entre les cultures et souvent des figures fascinantes par leur adaptabilité et leur côté caméléon¹⁰. Ils adaptent souvent leurs textes au lectorat visé : les traductions de la littérature yiddish parues en Allemagne à l'époque sont souvent peu exactes, préférant sacrifier la fidélité à l'original pour répondre aux attentes d'un public qui s'attend à se plonger dans l'exotisme de l'Europe orientale et dans le monde traditionnel du shtetl¹¹.

En même temps, l'Allemagne devient un véritable centre de la littérature hébraïque et yiddish en exil, vu l'attrait de l'Allemagne pour les Juifs de l'empire russe. Micha Josef Berdyczewski, qui vivait entre Breslau et Berlin depuis 1890 et écrivait en hébreu et en yiddish, rassembla les légendes bibliques et talmudiques qui furent ensuite éditées en allemand en deux séries de cinq, puis six tomes¹². C'est à Berlin en 1909, un an après la Conférence de Czernowitz qui consacre le yiddish, que se tient le premier congrès de la langue hébraïque. L'organisation sioniste mondiale y établit ses quartiers en 1911. Les romanciers Shmuel Yosef Agnon, Shaul Tchernikhovski, Shah-Ish Hurwitz, le grand poète Haim Nahman Bialik, forment une dense colonie d'écrivains hébraïsants exilés en Allemagne. Après la révolution russe, ils seront suivis par une vague d'écrivains yiddish fuyant les pogromes d'Ukraine : Dovid Bergelson, Der Nister, Dovid Hofshsteyn, et Moyshe Kulbak qui vient de Wilno. Se joignent à eux de remarquables artistes graphistes et peintres El Lissitzky, Issachar Ber Rybak, Joseph Tschaykov, qui illustreront les brillantes revues artistiques et littéraires comme Milgroyim/ Rimon (La Grenade, version en yiddish et en hébreu), lancée en 1922 par l'historien Mark Wischnitzer et sa femme Rachel Wischnitzer-Bernstein, historienne de l'art. Toute la fleur de l'immigration juive russe à Berlin y participe ; la revue publie même des traductions d'auteurs juifs allemands vers le yiddish et l'hébreu. Avant la guerre, les cafés berlinois Metropol et Café des Westens sont les lieux de ralliement des intellectuels juifs russes, après la guerre, c'est le Romanisches Café qui devient la plaque tournante des écrivains, là où Else Lasker-Schüler rencontrait Moyshe

9. Sur la fascination des Ostjuden chez Scholem, voir David Biale : Gershom Scholem: Kabbalah and Counter-History, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1982 ; trad. fr Gershom Scholem : Cabale et contre-histoire, Nîmes, Ed. de l'éclat, 2001, p. 49-52.

10. Delphine Bechtel, « Les chercheurs en linguistique et histoire littéraire yiddish : une génération d'intellectuels engagés dans la première moitié du XX^e siècle », in Delphine Bechtel et al. (dir.), Écriture de l'histoire et identité juive, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 253-278.

11. Delphine Bechtel, La Renaissance culturelle juive, p. 129.

12. M. J. Bin Gorion, Die Sagen der Juden, 5 vols., Frankfurt a. M., Rütten & Loening, 1913-1927 ; Der Born Judas: Legenden, Märchen und Erzählungen, Leipzig, Insel, 1916-1923.

Kulbak et Avrom Shtentsl. Les maisons d'éditions yiddish et hébraïques poussent comme des champignons, ou se déplacent même d'Europe orientale vers Berlin, tandis que les grandes maisons allemandes, Ullstein et Schocken en tête, ouvrent des sections dédiées à la publication de Judaica. Berlin devient dans les années 1920 un centre hébraïque et yiddish d'importance mondiale¹³.

La Grande Guerre et la région Ober-Ost comme tournant

Les contacts entre Juifs allemands et Juifs de l'Est sont possibles d'une part à cause de l'immigration qui, malgré les obstacles que lui mettent notamment la Prusse et la Bavière, est un flot continu, faisant passer le nombre de Juifs étrangers en Allemagne de 41 000 en 1900 à 79 000 en 1910, puis 150 000 durant la Première Guerre mondiale (en tenant compte des réfugiés, travailleurs forcés et prisonniers). Leur pourcentage s'établit ensuite à 20 % de la judaïcité en Allemagne. Mais le véritable déclencheur d'un changement de regard est l'expérience de la Grande Guerre. Les jeunes Allemands, juifs et non, s'enrôlent avec une ferveur patriotique. À partir de 1915, l'occupation par l'armée allemande de la région dite Ober-Ost, correspondant au nord de la Pologne et à la Lituanie actuelles, fournit aux recrues l'occasion de découvrir en direct la langue et la culture yiddish. Les Juifs locaux s'improvisent volontiers interprètes et factotums des Allemands, qu'ils comprennent plus facilement que les polonophones ou russophones. Ils accueillent les troupes allemandes avec une certaine sympathie, comme des libérateurs de l'oppression tsariste. De nombreuses cartes postales militaires d'époque montrent ainsi la fraternisation entre la population civile juive et les troupes allemandes¹⁴.

Les Juifs allemands profitent alors du climat favorable pour convaincre les autorités militaires de s'appuyer sur les Juifs dans la mosaïque des populations locales, au détriment des Polonais notamment. Ainsi le Komitee für den Osten (1914-1918, KfdO) est-il réuni par les sionistes pro-allemands comme Adolf Friedemann, Franz Oppenheimer, Heinrich Loewe et des édiles libéraux, qui iront même jusqu'à présenter les Juifs polonais comme des avant-postes de la germanisation à l'Est, se fondant sur la proximité linguistique entre le yiddish et le moyen-haut allemand. Toujours est-il que les Juifs allemands obtiennent pour leurs coreligionnaires l'ouverture d'écoles en yiddish, de théâtres yiddish qu'ils sont d'ailleurs les premiers à fréquenter avec exaltation. Cette instrumentalisation de la population juive au profit de l'impérialisme culturel allemand sera rapidement dénoncée comme dangereuse, tant par les Polonais que par les Juifs eux-mêmes. Il n'empêche que la découverte des Juifs de l'Est et de la culture yiddish vivante, dans les villes où les Juifs forment des masses compactes et souvent un tiers ou

13. Michael Brenner, *Jüdische Kultur in der Weimarer Republik*, München, C. H. Beck, 2000 ; Delphine Bechtel, *La Renaissance culturelle juive*, 2002, p. 201-251.

14. Gérard Silvain, *1914-1918 : les Juifs dans la tourmente à travers la carte postale*, Paris, Berg international, 2014.

plus de la population urbaine (Wilno, Kowno, Białystok), constitue une expérience formatrice vécue avec enthousiasme par les soldats allemands juifs et non juifs, et inaugure des contacts et des amitiés qui seront fertiles après la guerre¹⁵.

L'époque de la guerre est aussi celle de l'apparition de plusieurs revues qu'on pourrait appeler pan-juives, car elles envisagent maintenant la culture juive sur l'ensemble du territoire de l'Europe centrale et orientale comme un bien commun. Les *Neue Jüdische Monatshefte* sont fondés en 1916 par les proches du Kfdo et conjuguent les intérêts allemands avec la défense des Ostjuden, notamment le soutien à leur revendication principale, l'autonomie nationale-culturelle. La revue *Der Jude*, fondée la même année par Martin Buber, revendique une judéité assumée déjà par son titre et l'emploi décomplexé du mot « Juif ». Cette revue culturelle moderne qui attirera les meilleurs intellectuels juifs de la République de Weimar, fait de l'ouverture à la culture des Juifs de l'Est un de ses thèmes forts. Ces revues vont s'ajouter à *Ost und West* (1901-1923), le mensuel culturel financé par l'Alliance Israélite Universelle, qui avait été fondé par le duo Davis Trietsch, Juif allemand, et Leo Winz, Juif galicien.

L'expérience de cette rencontre en direct est transmise par les mémoires de guerre, comme celles de Sammy Gronemann, et trouvera une continuité dans le récit de voyage. Arnold Zweig publie le volume intitulé *Le visage du Juif de l'Est*, rédigé autour d'un portfolio de 50 dessins livrés par son ami Hermann Struck¹⁶. Tous deux avaient travaillé au service de presse de l'armée sur le front oriental et y avaient découvert la culture yiddish. Zweig y présente les différentes facettes de la judaïté polonaise, mais c'est dans la jeunesse et le sionisme qu'il voit l'avenir. Alfred Döblin s'élançait à travers son *Voyage en Pologne* à la recherche d'un judaïsme qu'il connaît à peine (il était né à Stettin et avait été élevé à Berlin) et qu'il trouve dans les Juifs locaux, qu'il imagine forts, fiers, « des visages arabes, des hommes du grand désert. Je peux m'imaginer de puissants dromadaires de course à côté d'eux¹⁷ ». On reconnaît chez lui cette fascination d'un Orient imaginaire qui a fait revenir tant d'autres Juifs allemands vers la judéité. L'authenticité, le primitivisme, les enjeux de combats politiques pour la survie du peuple, les valeurs spirituelles et le dédain pour le nationalisme sont les traits qui fascinent Döblin chez les Juifs de Varsovie, Cracovie, Łódź, Wilno et Lwów, les grands centres juifs qu'il parcourt. Là encore, il s'agissait de se réapproprier la culture vivante des Juifs polonais à travers une expérience vécue.

15. Steven Aschheim, *Brothers and Strangers: The East European Jew in German and German-Jewish Consciousness*, Madison, University of Wisconsin Press, 1982.

16. Sammy Gronemann, *Hawdloh und Zapfenstreich. Erinnerungen an die ostjüdische Etappe 1916-1918*, Berlin, Jüdischer Verlag, 1924 ; Arnold Zweig, *Das ostjüdische Antlitz, zu 50 Steinzeichnungen von Hermann Struck*, Berlin, Weltverlag, 1920.

17. Alfred Döblin, *Reise in Polen, Frankfurt a. M.*, S. Fischer, 1925, rééd. München, DTV, 1987, cité ici p. 95.

Les déclinaisons de la Renaissance culturelle juive en Allemagne

Le mouvement artistique qui découla de ce réengagement dans la culture juive amorcé par le sionisme culturel, ensuite confronté à l'épreuve de la rencontre physique des Ostjuden durant la guerre, connut son apogée, puis jeta ses derniers feux durant la période de Weimar. Il toucha tous les domaines de l'art à la littérature et de l'historiographie à la politique, des projets éditoriaux à la philosophie juive. L'effervescence jaillit de fructueuses rencontres et collaborations entre Juifs germanophones et Juifs immigrés. Une jeune génération d'artistes peintres et graphistes se lance pour exprimer graphiquement le renouveau juif et le projet sioniste (Ephraïm Moses Lilien), le retour aux thèmes bibliques (Lesser Ury), les interrogations sur l'identité juive (Jankel Adler, Felix Nussbaum).

L'écriture de l'histoire juive connaît une profonde transformation : la Science du Judaïsme (Wissenschaft des Judentums, WdJ), fondée par Leopold Zunz, n'avait que mépris pour les Juifs polonais et leur superstitions moyenâgeuses, tout comme pour la langue yiddish que Zunz considérait comme un « allemand confiné et dégénéré », un « dialecte perversi » qu'il rendait responsable de l'arriération des Juifs¹⁸. Contre l'approche de l'histoire juive par la religion, propre à la WdJ, qui selon Scholem se bornait à donner aux vestiges du judaïsme une digne sépulture, les historiens juifs de l'Est allaient s'emparer du domaine historique et y imposer des sujets contemporains, ancrés en Pologne et en Russie. Plus encore, ils voulaient les défendre sur le terrain germanophone : Elias Tscherikower, né à Poltava, fonde en 1919 un comité éditorial chargé d'investiguer la documentation sur les pogromes d'Ukraine, qu'il transpose en 1921 à Berlin en raison de la guerre civile, avec ses collaborateurs Nokhem Shtif et Jacob Lestschinsky. En 1925, s'associant au linguiste Max Weinreich (né en Lettonie, qui était venu étudier en Allemagne et venait de soutenir en 1923 une thèse de linguistique yiddish à Marburg), ils fondent à Berlin le YIVO (Yidisher visnshaftlekher Institut, Institut de recherche juif, mot compris au sens de yiddish). Les sections historique et statistique étaient basées à Berlin, tandis que la section philologique était centrée à Wilno, alors en Pologne. On voit à quel point les chercheurs juifs de l'Est s'implantent en Allemagne et tentent d'y légitimer un nouvel angle de vue, centré à l'Est¹⁹.

Le plus grand historien juif russe, Simon Dubnov, s'installe à Berlin en 1922, y publiant en allemand son Histoire mondiale du peuple juif en 10 volumes, ainsi qu'une histoire du hassidisme²⁰. Lui qui s'était impliqué en politique et avait créé en 1906 en Russie le Folkspartey (parti du peuple, parti juif démocratique centriste), figurera sur les listes d'un parti du même nom, mais fondé en Allemagne, le Jüdische

18. Dr Zunz, *Gesammelte Schriften*, t. 2, Berlin, Gerschel, 1875, p. 11; id., *Die gottesdienstlichen Vorträge der Juden*, Frankfurt a. M., J. Kauffmann, 1892, p. 452-257.

19. Bechtel, « Les chercheurs en linguistique et histoire littéraire yiddish ».

20. Simon Dubnow, *Weltgeschichte des jüdischen Volkes*, 10 Bde., Berlin, Jüdischer Verlag, 1925-1929; id., *Geschichte des Chassidismus in zwei Bänden*, Berlin, Jüdischer Verlag, 1931.

Volkspartei aux élections de la communauté juive à Berlin²¹. Ce parti parviendra à concentrer jusqu'à un tiers des voix aux élections communautaires dans les années 1920, s'associant à des Juifs immigrés et prônant un véritable programme national juif, avec le soutien d'artistes proches du sionisme comme Arnold Zweig et de Lesser Ury. L'idée que les Juifs forment une communauté culturelle et sociale avec le droit de s'autogérer pour ce qui est du système scolaire, de l'aide sociale, de la culture, était l'un des emprunts des Juifs allemands à la culture politique des Juifs du monde yiddishophone. L'autonomie nationale-culturelle avait été la revendication majeure du Comité de délégations juives auprès de la Conférence de la paix, et avait abouti à des lois sur les droits des minorités en Pologne et dans les autres nouveaux États d'Europe centrale. Elle se laissait particulièrement bien transposer vers l'Allemagne, où les communautés religieuses jouissaient d'une vaste autonomie pour administrer leurs services sociaux et culturels. Le Jüdische Volkspartei militait aussi clairement pour le passage d'une communauté confessionnelle à une communauté ethnique, défendant l'usage du terme Jüdische Volksgemeinde à la place de Religionsgemeinde, ce qui lui donnait une tout autre dimension et supposait la présence en Allemagne d'un peuple juif.

À l'autre bout du spectre politique, il est difficile d'imaginer les révolutions de 1918-1919 à Berlin sans Rosa Luxemburg, née à Zamość en Pologne, et Karl Radek, l'envoyé du Komintern. Mais c'est moins net quant à la République des conseils de Munich : si deux Juifs russes, Eugen Leviné et Max Levien, membres du KPD, y prennent à l'extrême fin brièvement le pouvoir, ce sont surtout des intellectuels juifs allemands, Ernst Toller, Erich Mühsam et Gustav Landauer, très proche de Martin Buber, qui en ont influencé la philosophie inspirée du socialisme libertaire et pacifiste. Les théories de Landauer, en quête d'une nouvelle forme de communauté (Gemeinschaft), étaient proches de celles inspirées à Buber par le contact avec le judaïsme d'Europe orientale²². Encore ne faut-il pas surestimer le rôle des Juifs étrangers en politique, la grande majorité des Juifs allemands sont restés des libéraux et votaient pour des partis situés entre la droite libérale et le centre, avec une montée des votes pour le SPD, où quelques figures juives marquèrent la République de Weimar.

Enfin, même Bertha Pappenheim, la célèbre patiente de Freud, Anna O., qui fonda le Jüdischer Frauenbund et lutta pour l'amélioration de la situation des Juifs galiciens et notamment des femmes juives, trouva une partie de son inspiration dans la redécouverte de la littérature yiddish féminine : elle traduisit les mémoires de son aïeule, Glikl von Hameln, mais aussi le commentaire biblique pour les femmes Tseena u-Reena et le Mayse-bukh, un recueil de contes juifs traditionnels ashkénazes²³.

21. Voir Brenner, *Jüdische Kultur in der Weimarer Republik*, chapitre 7.

22. Michael Löwy, *Rédemption et Utopie : le judaïsme libertaire en Europe centrale*, Paris, PUF, 1988, rééd. Paris, Éditions du Sandre, 2009.

23. *Die Memoiren der Glückel von Hameln*, trad. all. Bertha Pappenheim, Wien, Meyer & Pappenheim, 1910 ; Bertha Pappenheim, *Allerlei Geschichten: Buch der Sagen und Legenden aus Talmud und Midrasch nebst Volkserzählungen in jüdisch-deutscher Sprache*, Frankfurt a. M., Kauffmann, 1929 ; id., *Zeenah u-reenah: Frauenbibel*, Frankfurt a. M., Jüdischer Frauenbund, 1930.

L'espace de rencontre centre-européen va surtout permettre l'émergence de grands projets pan-juifs communs. La multiplication des publications, des maisons d'édition, des projets éditoriaux, conduit à un projet encyclopédique : deux Juifs russes, Jacob Klatzkin (né en Lituanie, venu étudier avec Hermann Cohen) et Nahum Goldmann (né en Lituanie, étudiant en Allemagne, futur président du Congrès juif mondial), qui avaient fondé à Berlin les éditions de classiques hébraïques Eschkol, gagnent la participation de l'historien juif allemand Ismar Elbogen au projet d'Encyclopaedia Judaica multilingue. Sollicitant la collaboration de tous les grands noms de la recherche, ils arrivent à faire paraître en six ans, entre 1928 et 1934, dix tomes sur les quinze projetés. Les nazis détruiront le stock de 40 000 volumes. Après ce coup d'arrêt, l'édition complète anglaise ne verra finalement le jour à Jérusalem qu'à partir de 1971.

Le renouveau gagne même la religion, domaine qui s'était figé dans un conventionnalisme libéral n'attirant plus grand monde. L'instruction religieuse souffrait d'une routine ennuyeuse, les mémoires et journaux de bien des enfances en témoignent. Les étincelles de mysticisme séduisirent, de manière fort différente, tant Martin Buber qui popularisa le folklore hassidique, qu'un chercheur comme Gerhard Scholem, qui défendit à l'Université de Berne sa thèse sur le Bahir et partit enseigner la mystique juive à l'Université hébraïque de Jérusalem dès 1925. Le véritable renouveau de la religiosité juive fut l'œuvre de Franz Rosenzweig. Au contact des Juifs des Balkans pendant la guerre en 1917 à Üsküb (Skopje en Macédoine), il écrivit L'Étoile de la Rédemption. Puis il fonda le Freies Jüdisches Lehrhaus à Francfort-sur-le-Main. Il y réorganise entièrement l'enseignement pour adultes, reprenant le modèle juif de la yeshiva ou maison d'études, encore bien vivant en Europe orientale, où tout un chacun pouvait entrer, s'asseoir pour étudier en commun, questionner les textes, discuter à bâtons rompus, sans distinction entre enseignants et élèves. Il arrive à faire venir les grands penseurs, Martin Buber, Siegfried Krakauer, Leo Strauss, Gerhard Scholem. C'est un peu le même esprit qui animait le Jüdisches Volksheim fondé à Berlin dans le Scheunenviertel par le pédagogue Siegfried Lehmann, avec le soutien de Landauer, Buber et Scholem. Accueillant les enfants des immigrés déshérités, l'institution incarnait l'idée que c'étaient aussi les Juifs allemands qui allaient s'enrichir au contact de leurs coreligionnaires étrangers. Il n'est pas anodin que Franz Kafka eût poussé sa fiancée Felice Bauer à s'y faire engager, et qu'il suivit de près les événements culturels qui y étaient donnés. La réhabilitation du mysticisme juif et la recherche de la vitalité du judaïsme vivant de l'Est ont donc été des facteurs primordiaux dans le renouveau religieux juif en Allemagne.

Le domaine où la renaissance juive a été la plus prolifique est sans doute la littérature. Plusieurs intellectuels (Ludwig Strauss, Fabius Schach) appellent à se rattacher à la culture des Juifs de l'Est, à prendre exemple sur la littérature yiddish, à réinventer une littérature foncièrement juive (même si c'est en langue allemande). L'expérience directe du théâtre yiddish durant l'occupation de la Pologne fut déterminante pour les soldats allemands stationnés dans la région Ober-Ost, comme Hermann Struck ou Sammy Gronemann, qui mirent un point d'honneur à faire venir en tournée en Allemagne la Troupe yiddish de Wilno dont

ils avaient vu les représentations en Lituanie, ou le célèbre théâtre hébraïque Habimah de Moscou. Arnold Zweig donne une idée du puissant dépaysement donné par ces représentations qu'il qualifie d'« univers d'exorcisme primitif » :

Sortant tout droit des tableaux de Chagall, peinturlurés comme les masques de danse de tribus sauvages, en costumes, qui semblent tirés à la fois de l'art vestimentaire, de la peinture et de la magie des peuples des mers du sud, des Juifs sautent, marchent, se contorsionnent²⁴.

L'exotisme, la proximité du divin, le sens de la communauté vivante, sont des impressions durables transmises par les innovations scéniques du théâtre yiddish, qui ont fort probablement influencé certains aspects des arts du cabaret et du théâtre jusqu'aux scènes expressionnistes²⁵.

La poétesse Else Lasker-Schüler est sûrement une des figures les plus originales du retour à la culture juive. Elle fréquenta assidument les écrivains yiddish en exil à Berlin et s'inventa une identité mystique, allant jusqu'à affubler de pseudonymes tout son cercle d'amis, baptisé les « Juifs sauvages », même s'il évoquait aussi le monde arabo-musulman. Vêtue de tenues extravagantes et de bijoux de pacotille, elle se faisait appeler Princesse Tino de Bagdad, puis osa le travestissement et signait Jussuf, Prince de Thèbes, mais se qualifiait aussi à l'occasion de cheffe indienne. Elle prétendait aussi écrire en « syrien », en « vieux nazaréen-hébreu » ou encore « araméen ancien ». Entre le Joseph abandonné par ses frères et le prince oriental qui dispense ses poèmes à sa suite, elle vivait dans le mythe qu'elle avait elle-même créé par ses poèmes, inspirés de la vitalité imaginaire de l'Est et de l'Orient.

L'autre auteur majeur dont la fascination par les Juifs de l'Est ne fait aucun doute est Franz Kafka, avide auditeur des conférences données par Buber au cercle Bar-Kochba, lecteur de la Selbstwehr, spectateur insatiable du théâtre yiddish amateur en tournée à Prague, où il se rendait quasiment tous les soirs de fin 1911, notant l'action de chaque pièce. C'est avec son ami Jiří Langer qu'il s'initie à la mystique juive, allant avec lui rendre visite en 1915 au Rabbi de Grodek, réfugié dans le quartier pragois de Žižkov, puis l'année suivante au Rabbi de Belz à Marienbad. Et au contact de l'acteur yiddish Isak Löwy, il apprend l'histoire du théâtre et de la littérature yiddish, qui lui inspirera son texte célèbre sur les littératures mineures. Même si dans son œuvre, le mot « juif » n'apparaît pratiquement jamais, on peut y lire en filigrane bien des allusions aux questions qui ont agité le cercle de ses amis de Prague (Max Brod, Felix Weltsch). En 1917, c'est dans la revue de Martin Buber, *Der Jude*, qu'il publie « Rapport à une académie », l'histoire du singe savant réduit à imiter les hommes pour assurer sa survie, qualifiée par Brod de plus brillante satire jamais écrite sur l'assimilation (rapprochée de la singerie selon le discours antisémite de l'époque). Le lecteur attentif a pu déceler dans « Devant la loi » la thématique des palais mystiques aux sept portes gardées par un gardien

24. Arnold Zweig, « Großer Erfolg der Habimah: Dybuk hebräisch », *Jüdische Rundschau*, 5 octobre 1926.

25. Delphine Bechtel, « Yiddish Theater and Its Impact on the German and Austrian Stage », in Jeanette Malkin, Freddie Rokem (dir.), *Jews and the Emergence of Modern German Theatre*, Madison, Wisconsin University Press, 2010, p. 77-98.

redoutable, dans « Joséphine la cantatrice » la fascination pour une communauté soudée dont l'artiste exprime l'âme du peuple, ce peuple de souris qui évoque les Juifs de l'Est. Enfin le roman *Le Château* est basé sur un conte hassidique de Rabbi Nakhman où il est question d'une quête d'un château où le héros n'arrive jamais. Mais ce sont surtout les *Journaux de Kafka* qui révèlent sa profonde affinité avec les cultures yiddish et hébraïque et son sentiment d'aliénation si propre aux Juifs occidentalisés de l'époque.

Enfin, l'œuvre du Galicien d'origine Joseph Roth exprime à travers toutes ses fresques des confins de l'Empire habsbourgeois et de ses Juifs typiques la nostalgie d'une culture minoritaire mais authentique et engloutie avec la chute de la Double monarchie. Réfugié à Berlin, c'est dans *Hôtel Savoy*, le refuge des exilés rassemblés dans une Tour de Babel qui a survécu au passé, ou dans le magnifique reportage *Juifs en errance* (1927) que Joseph Roth exprime de la manière la plus émotionnelle le rejet du pouvoir, de la culture occidentale, du progrès prétendu de la science et de la civilisation. Roth y parle pour et avec les Juifs de l'Est, ceux des ghettos urbains, qui professent le marché noir, la clandestinité et le nomadisme, bref la *Heimatlosigkeit* chère à l'auteur. Il aime ces Juifs, qu'il connaît si bien, des marches de sa Galicie natale, pour leur marginalité sans complexe, leur cosmopolitisme, leur mépris de l'État qu'il assimile peut être un peu vite à de l'anarchisme. Fatigués et inquiets de l'évolution de l'Allemagne, ces auteurs juifs germanophones projettent sur les Juifs de l'Est toutes les vertus d'intelligence et de spiritualité, alors qu'ils sont peut-être avant tous des victimes impuissantes d'une histoire qui déjà les dépasse. Toujours est-il que tous ces auteurs qui écrivent sous la République de Weimar se sont appropriés, chacun à sa manière, le ferment de la culture des Juifs de l'Est. Le renouvellement de la littérature juive allemande s'est fait grâce à ce catalyseur. L'exotisme, l'expérience mystique, la force du peuple, la marginalité, l'authenticité, sont parmi les concepts fertiles issus de cette rencontre.

Elle mène aussi à relancer les débats identitaires, littéraires et artistiques et à une redéfinition de l'identité juive. Si les Juifs allemands s'étaient définis à la fondation du *Central-Verein* (CV) comme une communauté confessionnelle, les débats internes consacraient de plus en plus les termes de communauté d'origine et de destin (*Abstammungs- und Schicksalsgemeinschaft*), quand ce n'était pas tout simplement celle d'un peuple (*Volk*). La *Jüdische Rundschau*, hebdomadaire sioniste, atteint un tirage de 40 000 exemplaires à la fin des années 1920. Et à la même période, c'est au sein du *Central-Verein* que la redéfinition de la judéité s'impose. En 1929, Ludwig Holländer, juriste attiré du CV, n'hésite pas à dire que les Juifs allemands étaient devenus une communauté fondée sur la non-religion (*Unglaubensgemeinschaft*²⁶), impliquant que ce qui les reliait était une ethnicité commune. Des conceptions similaires sont diffusées par l'historien Erich von Kahler qui considère les Juifs comme un *Stamm* différent des Allemands, tout comme par le représentant des communautés de Bavière auprès du CV, Werner

26. Ludwig Holländer, *Deutsch-jüdische Probleme der Gegenwart*, Berlin, Philo-Verlag, 1929, p. 14.

Cahnmann²⁷. L'autodéfinition des Juifs allemand a été profondément influencée par le contact avec les Juifs d'Europe de l'Est et leur judéité renvoyant à une culture et un peuple vivants. La Renaissance culturelle juive, fondée sur une réunion des deux branches de la judaïcité qui s'étaient écartées l'une de l'autre au moment de l'Aufklärung, avait réussi à arrêter le mouvement d'assimilation et à redonner un sens et un contenu identitaire aux Juifs d'Allemagne.

27. Pour une discussion des transformations de l'idée de communauté au sein du CV, voir Brenner, *Jüdische Kultur in der Weimarer Republik*, chapitre 2.

